

Le féminisme, un universalisme?

« Femmes, vie, liberté », c'est le slogan des révoltées iraniennes, socle commun aux féministes : égalité dans les droits et dans l'existence. Pour autant le féminisme en tant qu'universalisme ne semble pas aller de soi...

Fabienne MESSICA, membre du Comité national de la LDH

Le féminisme est-il un universalisme ? Poser la question, c'est d'emblée s'exposer à une critique, individualiste, libérale et relativiste, de l'idée même d'universalisme. Car, de plus en plus, le féminisme est réduit à la question du choix, alors qu'il relève de celle des droits.

Cette question croise aussi de nombreux débats, de la remise en cause de l'universalisme des Lumières, de la Raison, de l'existence d'oppressions imbriquées incluant les origines ethniques, culturelles ou religieuses et sociales, de ce qui constitue ou non le cœur du féminisme, enfin, de la définition du genre.

Au plan académique, politique, médiatique, tous ces débats ont donné lieu à de nombreuses simplifications, à des oppositions binaires, à des instrumentalisation qui tendent à masquer ou à sous-évaluer l'importance des combats féministes dans le monde et de leurs apports théoriques et politiques.

Or, le féminisme est un mouvement de libération : il ne se prête pas si aisément aux raccourcis, si nombreux actuellement.

Sa puissance, en tant qu'il remet en cause dans toutes les sociétés des éléments structurels, culturels, économiques et les valeurs sur lesquelles elles reposent – comme la valorisation de la force, de la guerre, de la compétition ou encore le rapport de domination à l'environnement, au climat et à l'ensemble du vivant –, montre en réalité que non seulement le féminisme est un universalisme, mais qu'il l'est de plus en plus : en effet, il intègre aujourd'hui de nombreuses questions comme l'écologie, qui, au départ, ne lui étaient pas forcément corrélées.

Certes, le féminisme est traversé par des conflits qu'on voudrait « essentiels » – quand bien même ils traduisent, dans un certain

nombre de discours, un agenda donnant la primauté soit à la lutte contre le racisme, soit à la défense d'une laïcité plus ou moins dévoyée, soit à un relativisme culturel –, mais, paradoxalement, il gagne en universalité.

La critique du « système » patriarcal

La critique du patriarcat est l'alpha et l'oméga de ces luttes. Elle s'appuie historiquement sur les formes légales du patriarcat instituant le rôle du père de famille, sorte d'absolutisme au sein de la famille, système qui octroie au mari et au père (au frère si besoin) tous les pouvoirs de décision sur l'épouse et sur les enfants, cette dernière, l'épouse, restant une mineure à vie qui passe de la soumission contrainte au pouvoir du père à celle de l'époux.

La rupture, dans un certain nombre de pays, avec ce droit patriarcal familial, ne signe pas la fin du patriarcat en tant que rapport de pouvoir, dans nombre de sphères de la vie sociale et dans la culture au sens large mais il en exempte, sur le principe du moins, la sphère familiale, qui en représente incontestablement un noyau.

Cependant l'importance des violences faites aux femmes au sein du foyer conjugal et la lenteur de la prise de conscience sur le sujet montrent que la fin du patriarcat familial légal n'a pas mis fin à des pratiques ancrées dans la société dans l'espace privé mais aussi dans le travail et les espaces publics. Selon Aristote, la cellule familiale, modèle de la société, est une sorte de mini-Etat, en lien organique avec l'Etat, comme les organes avec le corps. Marx et Engels établissent à leur tour un lien entre la cellule familiale, l'Etat, la propriété privée et le capitalisme. Autant dire que le patriarcat fait système, qu'il est même, sans doute, le système des systèmes.

Christine Delphy⁽¹⁾ montre qu'il modélise la société dans son ensemble comme système d'exploitation économique, non seulement régentant le travail reproductif des femmes mais aussi l'ensemble de leurs travaux domestiques ou à l'extérieur puisque, partout, le travail des femmes est reconnu et rémunéré à une moindre valeur.

L'analyse des sociétés dans le monde nous permet d'appréhender

« L'importance des violences faites aux femmes au sein du foyer conjugal et la lenteur de la prise de conscience sur le sujet montrent que la fin du patriarcat familial légal n'a pas mis fin à des pratiques ancrées dans la société dans l'espace privé mais aussi dans le travail et les espaces publics. »

(1) L'ouvrage de Christine Delphy et Diana Leonard, *L'Exploitation domestique*, a été d'abord publié en Angleterre en 1992, aux éditions Polity Press, à Cambridge, puis en France par les éditions Syllepse, en 2019.

(2) Carol Gilligan, *Pourquoi le patriarcat ?*, Flammarion, octobre 2019.



© ROSALIO RODRIGUEZ AMADOR

Le féminisme universaliste comme mouvement de libération inclut la lutte contre le racisme et contre les inégalités sociales tout en affirmant une universalité de condition, dont témoignent par exemple les violences faites aux femmes, qui traversent toutes les strates de la société et s'exercent partout, comme en Iran.

der comment, sous ses différents aspects – anthropologiques, sociologiques, économiques et culturels –, le patriarcat résiste aux changements. Il est aussi une force qui combat l'égalité entre les hommes et les femmes, y compris au plan psychologique⁽²⁾. Ceci explique que dans des sociétés qui ont aboli une législation patriarcale, il continue d'infuser ses modes de fonctionnement, ses idées et ses pratiques, en sorte qu'à chaque terrain conquis par les femmes, y compris en termes professionnels, correspond la création de domaines masculins fortement valorisés et presque exclusivement occupés par les hommes, tandis que les métiers conquis par les femmes sont dévalorisés.

Féminisme différentialiste versus universaliste

On a beaucoup opposé un féminisme universaliste au féminisme différentialiste, ce dernier étant considéré comme essentialiste. Or ces féminismes ont un socle commun, matérialiste et marxiste, et, surtout, ils ne sont pas si antagoniques. Le féminisme différentialiste s'ancre dans l'expérience des femmes, celle du sexe,

du corps, de l'enfantement et du genre auxquelles elles ont été assignées, soit leur relégation dans la sphère du soin, de la philanthropie, d'une existence entièrement dévouée aux autres et... subalterne.

A partir de cette expérience historique se sont construites des valeurs féminines, qu'il conviendrait de promouvoir, en s'opposant à des valeurs masculines de la force, de la guerre, de la concurrence. Il a été reproché au différentialisme de « naturaliser » les différences entre les hommes et les femmes mais on peut aussi considérer que les expériences sexuelles et corporelles des femmes et des hommes sont distinctes et que l'assignation genrée des femmes a donné naissance à cette culture féminine, comme en témoignent la littérature et de nombreuses formes d'art.

Si le féminisme dit « universaliste » ou égalitaire montre que les différences entre hommes et femmes sont avant tout des construits, c'est sans nier que le construit a produit des réalités. L'existence d'un « sujet » collectif femmes pour les « différentialistes » repose sur l'expérience commune des femmes qui



DOSSIER

Luttes des femmes et mouvements féministes

« Le féminisme "postmoderne" conduit à une multiplication des catégories de genre, de sexe et d'orientation sexuelle qui, certes, remet en cause le sexe biologique mais promeut, à sa place, la notion de genre, maintenant ainsi la binarité. »

s'est bien forgée dans l'histoire. A condition de rompre avec une potentielle dimension naturaliste, elle n'est pas incompatible avec l'approche universaliste.

Un féminisme lesbien incarné notamment par Monique Wittig appelle à déconstruire les catégories hommes et femmes non seulement au plan du genre, c'est-à-dire des attributs prêtés aux hommes et aux femmes, mais également au plan du sexe, puisque ce dernier contribue à maintenir une dualité. Monique Wittig milite, y compris artistiquement, pour faire disparaître cette binarité, en transformant le langage pour que le sexe soit neutralisé. Elle sera suivie par les postmodernes, en particulier Judith Butler, même si cette dernière, sans l'argumenter, trouve Monique Wittig encore « essentialiste ».

On peut néanmoins considérer que l'objectif d'égalité des sexes impose de maintenir les catégories pour mesurer les inégalités et les faire disparaître. S'opposent ici un projet de transformation de la société s'appuyant sur la réalité historique et actuelle et une utopie visant, à travers la disparition des catégories de sexe, à faire table rase de l'histoire, au risque d'invisibiliser cette histoire. Dans les faits, ce féminisme « postmoderne » conduit à une multiplication des catégories de genre, de sexe et d'orientation sexuelle qui, certes, remet en cause le sexe biologique mais promeut, à sa place, la notion de genre, maintenant ainsi la binarité.

Le débat sur le concept d'intersectionnalité

Le concept d'intersectionnalité formulé aux Etats-Unis dans les années 1980 par la juriste africaine-américaine Kimberle Crenshaw est une réponse à la jurisprudence de ce pays qui conduit à évaluer séparément les effets de la discrimination dont sont victimes les femmes noires soit en fonction de la race, soit du sexe, alors que les discriminations subies se situaient à l'intersection de ces deux motifs.

Par ailleurs, l'intersectionnalité, en tant qu'outil, est utilisé depuis toujours dans les sciences sociales. Aucune personne ne se résume à un attribut, y compris dans les interactions sociales, et aucun sociologue ne travaille sans croiser des facteurs.

En termes militants, la question en revanche est de savoir si l'on donne la primauté à la lutte contre le racisme ou à la lutte contre le sexisme. Le débat a agité le Black Power Movement, qui donnait la primauté à la question de la race, conduisant les femmes noires à

élaborer leur réflexion à partir de leur pratique de lutte collective, souvent à l'extérieur des mouvements pour l'égalité civique.

Existe-t-il une opposition binaire entre féministes intersectionnelles et universalistes ? En France, les débats sur le port du voile et son interdiction dans l'espace scolaire depuis 2004 ont littéralement hystérisé ce débat, l'intersectionnalité étant considérée par ses adversaires comme du communautarisme, tandis que l'universalisme est, lui, accusé de néocolonialisme par celles et ceux qui se définissent comme « intersectionnels ».

Intersectionnelles, universalistes : des postures ?

Disons-le clairement : cette opposition relève de postures. Rien n'empêche d'articuler l'universalisme et la prise en compte des singularités, en particulier, l'appartenance à des groupes minorisés ou des classes sociales défavorisées. L'intersectionnalité n'est pas une idéologie, mais un outil d'analyse.

Conceptuellement, cette opposition est totalement artificielle. Les femmes ne sont ni une classe sociale, ni une communauté ethnique, culturelle ou religieuse, et leur situation est variable dans les différentes sociétés. Le féminisme universaliste comme mouvement de libération inclut la lutte contre le racisme et contre les inégalités sociales tout en affirmant une universalité de condition, dont témoignent par exemple les violences faites aux femmes qui traversent toutes les strates de la société et s'exercent partout.

Il est donc intrinsèquement injustifié de dénigrer un « féminisme blanc », d'une part parce que les féministes dites blanches ont largement combattu l'esclavagisme (même si des femmes blanches ont pu en tirer profit), et d'autre part parce que, partout dans le monde, elles se battent contre les inégalités sociales, contre le racisme, pour la démocratie. Et puis, enfin, le concept de « Blanc » est réducteur : les Roms, les Roumains, les Juifs, les Slaves ont subi un racisme, y compris génocidaire, alors que considérés comme « Blancs ».

Tout récemment, des chercheurs et chercheuses se sont intéressés à des féminismes de droite, voire d'extrême droite, dont témoigne l'émergence de groupuscules d'extrême droite comme Némésis, qui se prétendent féministes. L'apparente contradiction est pourtant des plus limpides : ce sont d'abord des personnes d'extrême droite, d'idéologie raciste, et, comme féministes, elles se situeraient dans l'héritage d'un nouveau différentialisme, celui-ci clairement essentialiste et inégalitaire, un peu à la façon dont la Nouvelle Droite a récupéré les thèmes du droit à la différence et de l'anticolonialisme, pour défendre l'occidentalisme.

Alors, oui, le féminisme peut être instrumentalisé, y compris pour légitimer un discours raciste, mais, intrinsèquement, un mouvement de libération pour l'égalité entre les hommes et les femmes est incompatible avec un discours prônant l'inégalité. Comment douter de son caractère universel, qu'il puise dans la pluralité des luttes, quand, dans le monde entier, des femmes risquent leur vie pour l'égalité entre les sexes, pour la démocratie, pour la justice sociale et écologique ? ●

« Rien n'empêche d'articuler l'universalisme et la prise en compte des singularités, en particulier l'appartenance à des groupes minorisés ou des classes sociales défavorisées. L'intersectionnalité n'est pas une idéologie, mais un outil d'analyse. »